

**Un des documents
les plus récents sur
l'apparition
de l'humanité**



Pour une alternative anarchiste

Thierry Lodé & Voltairine de Serque



1993-1996 Editions Petites Idées Noires

*Le monde ne te fera pas de cadeau, crois-moi.
Si tu veux avoir une vie vole-la.*

Lou Andréa-Salomé

Un des documents les plus récents sur l'apparition de l'humanité

Pour une alternative anarchiste

A l'origine, ce texte est paru sous pseudonymes, car les idées ne nous appartiennent pas. A l'époque, nous n'avions fait que transcrire sans doute maladroitement des idées générales, émergées de diverses révoltes. Cette nouvelle édition retranscrit ici dans son intégralité le texte paru en 1996.

Thierry Lodé et Voltairine de Serque



Illustration en couverture Femme Neandertal Blaschke 1920. Les autres illustrations ne figuraient pas dans l'édition originale.

« L'oppression d'un peuple ou même d'un simple individu est l'oppression de tous et l'on ne peut violer la liberté d'un seul sans violer la liberté de chacun. »

Mikhaïl Bakounine

Introduction

L'holocène est une période curieuse. C'est une terrible chose. Ici est apparue l'humanité et déjà s'est constituée sa misère. Cependant la question sociale ne désarme pas.

Que pensait-il l'artiste sapiens autour de son feu de bois ou bien quand il dessinait si finement les amours des cerfs de Font de Gaume, le profil du félin des Combarelles ou les couleurs flamboyantes des chevaux de Chauvet ? Aristophane proteste contre l'invasion de l'agora par les premiers marchands. Les colporteurs et les barbares sont d'abord refoulés dans les faux bourgs, rejetés de la vie publique. Mais la violence des marchands et de leurs seconds s'impose à coups d'épée et de fiel religieux. Et puis l'état les met en place, organisant le rançonnement du travail des uns par les vendeurs. Il est bien difficile de l'avouer, mais l'histoire a d'abord été écrite pour les dictateurs, pour les prêtres et leurs sbires.

Nous ne sommes ni des idéologues ni des penseurs, mais seulement des individus qui essayons de prendre la parole.

L'énigme du capitalisme provient de d'une hérésie humaine, l'échange inégal édifié par les premiers salauds. La marchandise se produit sous l'effet de l'exploitation des uns par les plus salopards. Marx, Proudhon et bien d'autres en ont dépecé l'agencement. Mais le capitalisme n'est pas seulement un système d'exploitation, il est une réelle impossibilité humaine en tant que tel. Il interdit l'humanité au titre du seul profit. Selon le capital, nous ne vivons pas sur la planète terre, mais dans la nébuleuse marchande.

Bien qu'elle ne laisse qu'un monde désert et épuisé derrière elle, l'économie marchande n'est pas l'ultime issue de l'holocène, juste un moment de misère, comme le furent l'esprit féodal et d'autres exactions. En même temps que les états légitimement et protègent ces pratiques répugnantes, dans le même temps où s'élaborent l'accord des religions, des tyrans et de leurs auxiliaires, il est des humains libres pour résister, de ces humains qui écrivent un à un les débuts d'une véritable humanité.

Chapitre 1

De la question sociale

Le Vieux monde se précipite dans une impasse. Après des siècles d'oppression capitaliste, le monde marchand découvre qu'il court vraiment vers la pénurie, vers la fin de son propre monde.

La terre s'épuise. L'épuisement de ce que les marchands appellent des « ressources » apparaît dans la même ligne d'horizon que l'entassement des ordures. Après des siècles de misère, l'avenir de notre planète est désormais clairement compromis. Il n'a fallu que quelques centaines d'années pour que le capitalisme ravage la majeure partie de la planète, minéraux, végétaux, animaux. Voilà en quoi le capitalisme conduit réellement une guerre contre l'humanité, une guerre contre le monde lui-même. Certes, après avoir pillé la planète, il n'y aura plus grand chose à vendre. Mais il ne

faudrait pas en conclure pour autant à la fin heureuse du capitalisme car cette fin serait aussi celle des opprimés.

Le capitalisme ne perd jamais seul puisque les salariés en sont totalement dépendants pour survivre. Il n'y a pas *d'en dehors* du monde marchand. Partout, le capitalisme a étendu sa domination et sa guerre totale à ce qui fait le vivant. Le capitalisme a fait du travail salarié non seulement notre unique moyen de vivre, mais aussi notre seule existence sociale. Sans travail, le salarié n'est plus qu'un paria, inexistant, réduit à une mendicité encore plus absolue. Aussi le chômeur ne fait pas que perdre son travail, il perd aussi la plus grande partie de son existence. Décidément, il n'y a pas *d'en dehors*, le capitalisme est un système

d'exploitation. On peut croire en diminuer les contraintes mais il n'y pas d'échappatoire. La guerre que mène le capitalisme contre les humains est une guerre planétaire.

Il y a de quoi s'émouvoir que les ressources naturelles de la planète aient été épuisées en quelques décennies quand elles se sont mises en place pendant les millions d'années du Carbonifère. Ce pillage de la planète et de la biodiversité reste irréversible et signe l'impasse du capitalisme. En outre, la poubelle déborde de partout et la souillure des marées noires annonce l'étouffement de l'humanité dans ses propres déchets.

La fin des ressources naturelles ne signifie pas la fin de la marchandise pour autant. Certes elles seront plus rares. Mais un nouvel ordre sera proposé, toujours plus policier. Hésitant entre la dictature policière et la pauvreté volontaire, les faux penseurs de notre temps s'accordent tous sur le même futur, il faudra plus de contrôle, plus de surveillance.

Malheureusement, c'est aussi cela qui fait le lit douillet des écologistes. L'écologisme politique dénonce l'étendue du désastre, parce qu'il est désormais visible que l'économie marchande est dans une impasse.

Ayant compris et annoncé la fin de l'exploitation aveugle des ressources, les écologistes proposent une exploitation plus modérée, plus régulée en appelant l'état à organiser le rationnement. Alors que d'autres préfèrent un rationnement volontaire, le credo écologiste reste simplement en plein accord avec le capitalisme: en rendant les choses de plus en plus chères, le salarié baissera sa consommation, la planète pourrait ainsi supporter plus longtemps l'exploitation. Mais qu'en avons-nous à faire ?



Ici encore, le prolétaire est floué, rendu responsable du saccage. En consommant tant et tant, nous serions responsables de l'inévitable accumulation des débris et de l'irréversible mort du tigre et de ses espaces encore un peu naturels. Le monde marchand prétend avoir organisé la destruction des toutes les formes vivantes pour nous faire plaisir, pour notre seule satisfaction.

Alors, chacun se prendrait dans le doux regard du Panda un peu de la responsabilité sur le devenir du monde.

Le prolétaire se trouve dans une vie inversée où il devrait défendre ceux qui l'ont exploité. Le monde absurde s'est inversé sur lui-même et face à la destruction de notre planète, notre salut viendrait d'un plus grand respect des marchandises au fur et à mesure qu'elles deviendraient plus rares.



L'écologie n'est pas une utopie libératrice, elle prolonge l'économie marchande par l'économie de la

poubelle. L'écologie proteste contre le gaspillage et propose d'empêcher la poubelle de déborder. Les ordures deviendraient ainsi une nouvelle source à capitaliser, à exploiter pour continuer toujours le même monde. Nous n'en voulons plus de ce monde-là. Comment pourrions-nous être responsables de l'exploitation marchande de la planète ?

Le mérite de l'écologie politique a été de souligner l'in vraisemblable course à la production. Le mensonge productiviste constitue l'un des fondements de l'idéologie du travail. La critique du productivisme et du libéralisme est un premier pas contre l'aliénation du travail salarié. Mais l'un des problèmes des écologistes et pas le moindre, reste que la recherche individuelle d'un travail subjectivement plus gratifiant conduit à la réinvention de recettes du passé. En outre, en prônant l'abstinence du consommateur, l'écologie n'échappe nullement à la pauvreté classique du monde marchand. Sa morale prêche seulement pour un dénuement plus ou moins volontaire. Certes, il est possible de se priver de massacrer des animaux ou de détruire des forêts. Mais le prêche écologiste nous en attribue la culpabilité générale quand nous ne

disposons ni de la parole ni du pouvoir.

Il y a probablement chez beaucoup d'écologistes une vraie colère contre le capitalisme, mais leur bizarre raisonnement est inversé. Découvrir que le capitalisme se rue dans une impasse n'est pas suffisant. Le

système marchand est bien un rapport social, un rapport social dénaturé, un rapport social construit sur la domination. L'écologisme n'y pourra rien. La question sociale ressurgit nécessairement. La Commune n'est pas morte.



Chapitre 2

Des grandes glaciations

De tout temps, la pauvreté a été une arme contre les exploités. Après tant de promesses, le monde marchand révèle qu'il reste fondé sur la pauvreté.



Fondamentalement, l'économie marchande ne constitue pas un

système libéral d'échange qui dégage des richesses à partir d'un support indifférencié. Il faut se méfier de ce qu'on nous dit. L'énigme du capitalisme réside dans le projet que s'octroient les marchands en prélevant une rançon du simple fait de l'échange. Le secret de cette malversation, où l'on peut s'enrichir en dormant, est bien sûr que ce rançonnement s'opère sur le travail des autres. L'économie marchande est ainsi *essentiellement* une exploitation des autres et le travail salarié est le moyen de cette exploitation que le capitalisme a froidement organisé en un système impersonnel. Dans le système dominant, les individus subissent d'autant plus facilement l'oppression que leur subordination

est déjà légitimée par la société. Les différences de physique (âge, sexe) aussi bien que de statut (pauvreté) ou d'origine (ethnie) étayent l'organisation de l'exploitation. Le système dénature la différence pour en faire une inégalité. La dévalorisation sert alors à légitimer le travail gratuit ou sous-payé. La pauvreté reste donc la base du vieux monde. Le capitalisme constitue nécessairement un système inhumain. Le salarié n'a rien que ce qui lui manque, mais le capitalisme peut lui prendre plus encore.

Sa première inhumanité est visible car dans l'échange inégal, on doit se taire alors qu'un seul individu pourrait monopoliser l'ensemble des richesses au détriment des autres. Cette pseudo-richesse consiste d'abord à construire de l'inégalité. Comment imaginer cette obscénité qu'on donne à regarder aux enfants : proposer d'être plus riche que les autres ! Au nom du seul hasard de la naissance ou du caprice des marchands, un seul individu pourrait confisquer une richesse et la transmettre ? Ce formidable projet odieux ne consiste qu'à priver les hommes de leur humanité.

Le salaire est une première violence. Avec le salaire, le capitalisme achète la soumission des opprimés. Non

seulement la survie du salarié dépend de son salaire, mais la vie sociale des exploités continue d'être dépendante du système en même temps que le salarié poursuit sa quête inutile pour un peu plus d'argent, pour un salaire un peu meilleur. Le salarié ne peut rien obtenir d'autre que son manque d'argent tandis que l'économie marchande bénéficie de sa *pax romana*.

Le chômage est une seconde violence qui fait figurer le destin possible des salariés, leur totale dépendance au capitalisme. Les salariés se voient attachés à leur travail simplement pour échapper à ce caprice de leurs employeurs. Evidemment, les salariés sont attachés à leur propre survie. En manipulant ce qu'ils appellent la crise, les capitalistes font peser le risque et la précarité sur les seuls exploités. Le salariat est le côté pile d'un abject chantage à la survie, le chômage est son autre face. La pauvreté reste une menace perpétuelle. Le salarié peut toujours tomber plus bas selon la seule fantaisie des employeurs.

Mais le contrôle des opprimés est vraiment ce qui obsède le système dominant. Dans ce monde, chacun est un ennemi potentiel de la

marchandise, un possible voleur, un éventuel casseur. La marchandise s'exhibe au grand jour mais les pauvres n'ont qu'à espérer, qu'à contempler son arrogant étalage. Pour le capitalisme, l'argent, et donc le manque d'argent, doit être la seule clé de la vie sociale.



Aussi le vieux monde a développé depuis longtemps une indicible bataille, une violence inouïe. Chacun de nos pas est observé, chacune de nos actions est surveillée par des batteries de caméras et bientôt sans doute de satellites. L'entreprise de fichage des personnes est telle que chacun est certain de disposer de plusieurs fiches à son nom dans les officines policières. Fichés comme collégiens, collégiennes, lycéens, lycéennes, travailleurs, travailleuses, objecteurs, insoumis, manifestants, manifestantes, tous sont soumis à un encartement de leurs activités. A ce

fichage policier, s'ajoute le sondage marchand, qui prétend savoir quelle ou quelle marchandise est préférée.

Mais elle n'est pas anodine cette surveillance de nos vies désertes. Le vieux monde multiplie les techniques et la barbarie de ses méthodes policières. Il n'y a rien de moins courageux qu'un policier ou qu'un militaire, entraînés à tirer dans le dos, ou de nuit, portant mille protections contre des humains désarmés, tirant de loin des armes fumigènes, explosives ou plus perverses encore. La parenté entre la guerre et la police se voit dans chaque déploiement des forces répressives. Les sbires de l'état font vraiment la guerre, la guerre au peuple, la guerre aux lycéens, la guerre aux enfants, la guerre contre Malik Oussékine.

L'état organise depuis toujours les moyens de contrôler chacun, réduisant l'humanité à une éternelle minorité de droit. L'invention des papiers d'identité a pour rôle de créer un ensemble imaginaire, la nation, qui puisse être surveillé. Les nations n'existent que pour les états et les peuples n'ont pas de nations. La nation bretonne ou corse est tout autant une pure spéculation qui demande à se soumettre à une autre police, bretonne ou corse.

La construction de l'état s'est réalisée pour protéger une économie marchande balbutiante, comme les religions se sont érigées pour justifier la phallocratie. Certes, le capitalisme moderne paraît avoir moins besoin de l'état qui bride sa prétention planétaire, mais appelle toujours plus de police pour contrôler les exploités. L'état est la structure de soutien de l'économie marchande et de l'exploitation des serfs puis des salariés.

Un à un, les serviteurs de l'état ont appris à contrôler, à arrêter, à violenter, à réprimer toutes les personnes et plus particulièrement les pauvres. Le capitalisme a même inventé le délit de pauvreté, le délit de mendicité ou encore le délit d'outrage. Au XIX^{ème} siècle, d'autres lois scélérates mettaient en place le délit de rencontre, interdisant aux personnes de se retrouver à plusieurs dans un lieu public.

Désormais, il y a aussi l'obscénité qui consiste à élever les salariés les uns contre les autres. Le monde marchand prétend même transformer chaque salarié en auxiliaire de sa police. Chaque entreprise demande de plus en plus aux salariés de se surveiller les uns les autres. Et il y a des zélés imbéciles pour se métamorphoser en garde chiourme. Ceux-là n'ont rien compris de l'humanité à venir.

La résistance se développe pourtant, contre cette répression permanente de nos vies. Chacun a pu un jour profiter de la négligence complice d'une caissière, du sourire d'un surveillant de lycée. La résistance constitue un premier acte, une première lumière. Désobéir est un exploit nécessaire...



Chapitre 3

Les colporteurs de Neandertal

Il faut sans doute le redire. Le capitalisme n'est pas simplement un système d'échanges mal organisé, c'est réellement une escroquerie, une escroquerie du réel. Le rapport marchand est une impossibilité humaine. Il n'a jamais rien eu de social. Ceux qui nous parlent d'économie marchande ont pour seul objectif d'économiser notre vie. Les seules variations de cette cacophonie résident dans le type de dictature plus ou moins dure que les marchands nous imposent. Sectarisme des religions, lavage de cerveaux des publicités et télévisions, les oripeaux du capitalisme ne dissimulent pas grand chose. Même le mur de Berlin était orné de fresques.

Des dictatures nazies aux totalitarismes socialistes, les

différents systèmes d'états qui se sont succédés ont seulement prétendu mieux gérer la soumission des peuples. L'intérêt général est toujours présenté comme la justification des bureaucraties totalitaires aussi bien que des mesures d'oppression du capitalisme.



Ainsi l'introduction d'un roi en Espagne après la fin de l'infâme Franco n'a pas eu d'autre objet que de puiser dans les moyens passésistes pour protéger le système.

Les rois, les dictateurs d'opérette, les curés totalitaires, tous les prétendants au pouvoir absolu devraient pourtant savoir qu'ils s'exposent nécessairement à la colère des peuples. François Ravachol ripostait au coup de grisou que subissaient les mineurs et Lucchini répliquait aux monarques que la rue leur était dangereuse. Tous ces clowns qui persistent dans leurs prétentions à l'origine divine ou par coup de force ne justifient d'aucune excuse tant qu'ils n'ont pas spontanément abdiqué et qu'ils consentent à exercer leur violence sur les peuples. Ceux-là n'ont aucune honte à asservir les autres, ils n'ont aucune indulgence à attendre. Il n'y a pas de bons rois, ni de bons dictateurs. Un bon monarque est un monarque décapité. Leur salut est de partir tout de suite, loin et sans bruit.

Il est inutile de disserter longuement sur les errances du système d'économie marchande. Ce système repose sur le simple fait de l'escroquerie. Cela commence par l'état de salarié.

Qu'est que ce qu'un salarié ? C'est un être humain dont on exige qu'il fabrique quelque chose pour avoir le droit de survivre. Cette chose sera vendue. En économie ce rançonnement s'appelle la plus-value, car le réel de

l'exploitation est déguisé sous des mots propres. Le seul prétexte utilisé pour profiter d'une plus-value est que le marchand prétend organiser la fabrication de la chose. Cette même chose sera ensuite revendue au salarié, devenu consommateur, encore un peu plus cher à nouveau. En économie, cela se nomme la marge, car le réel est encore accoutré d'une locution plus présentable. Le seul prétexte utilisé pour profiter d'une marge est que le marchand a exposé la chose. A chaque fois, il s'agit d'une escroquerie puisque le travailleur paye, une première fois comme salarié puis une seconde fois comme consommateur, plus que la chose.

L'économie nous raconte que l'argent comporte toujours ce plus qu'est la plus-value ou la marge ou encore ce qu'on nomme les intérêts quand les banquiers s'y intéressent. C'est aussi ce qui était appelé l'usure. Mais cet argent *en plus* n'existe pas, il n'y a rien *en plus* de la chose. Ce *plus virtuel* résulte seulement de l'exploitation du travail des salariés.

Si l'argent est supposé acheter quelque chose de réel, l'usure n'achète rien, elle ne fait que prendre au travailleur une partie de son travail, une partie de son temps. Ce temps travaillé est du temps perdu

volé par les marchands. C'est cela l'exploitation capitaliste et l'économie est cette langue morte qui ne parle que de cela. L'économie est un tapage des marchands qui bavardent sur ce sujet d'escrocs, comment extirper ce plus, toujours plus. Alors que, les opprimés, quand ils se révoltent contre l'exploitation, inventent une langue vivante, une langue nouvelle : les révoltés pratiquent enfin l'humanité qui se pratique. Ils inventent un nouveau monde, une nouvelle humanité.



Chacun sait que l'argent a perverti les rapports sociaux en construisant un rapport quantitatif. L'argent introduit une inégalité potentielle. Dans ce rapport quantitatif, l'argent est toujours ce qui manque comme quantité. Le salarié est d'abord celui qui manque d'argent. Le vieux monde

interdit l'humanité, l'argent est ce qui la remplace.

La distorsion de l'échange marchand vient simplement du fait qu'il n'est pas un échange. L'économie marchande propose le vol en lieu et place de l'échange. Par le simple fait que la marchandise passe d'un endroit à l'autre, la valeur lui est attribuée au profit du marchand. L'économie marchande s'est ainsi fondée sur une idée de la richesse qui est l'accumulation de quantité.

Mais l'échange marchand ne se contente pas de l'échange, il fonde aussi le rapport de production en tenant comme discours qu'il produit de la richesse. La production est d'abord un rançonnement de l'autre, une exploitation fondamentale. Que dit le rapport de production capitaliste ? Il dit faire travailler l'autre et l'entretenir pour son travail mais il monopolise la valeur produite. L'idéologie du travail répète chaque jour la nécessité du labeur dans une fausse perspective d'émancipation technique. Mais dès que la machine est inventée qui pourrait libérer du travail, c'est le salarié qui est rejeté car le salarié n'existe que pour le travail marchand. L'économie marchande enferme tout dans un rapport social dénaturé où l'humain n'existe que dans le système de la

marchandise. Ici, il n'y a toujours pas construit l'impossibilité de
d'en dehors, l'humain est réduit à l'humanité...
 survivre dans un espace monopolisé
 par les marchands. La vraie misère
 du rapport marchand, c'est qu'il



Chapitre 4

Patriarcat, matriarcat et féminisme

Ou la sagesse des éléphants

Si l'on en croit les préhistoriens, les groupements matrilineaires auraient confié la responsabilité clanique aux femmes en valorisant leur maternité. Les sociétés patrilineaires en revanche, attribuent l'autorité aux seuls mâles. Quelque soit leur évolution, matriarcat et patriarcat se fondent principalement sur l'activité reproductrice. Du point de vue biologique, le sexe originel est féminin chez les espèces XY, et seule une petite proportion du chromosome Y modifie la physiologie pour construire le sexe mâle. Même le codage de la testostérone est situé sur le chromosome X et c'est l'existence d'organes testiculaires qui produit la différence de *quantité* de cette

hormone « mâle ». Chez beaucoup d'espèces et notamment chez les animaux vivipares, la reproduction connaît cependant une division des tâches qui attribue aux seules femelles le soin de la progéniture tandis que les mâles y contribuent plus irrégulièrement. Ainsi, les mâles sont souvent incapables d'activité de lactation. Il est alors tentant d'identifier cette distribution des fonctions reproductrices à une « division du travail » dont un des genres serait le dépositaire dominant.

Ce que le féminisme a révélé, c'est que l'inféodation des femmes se réalise sous le seul argument de la discrimination des genres. Ainsi le sexisme s'apparente au racisme ou

au « jeunisme » qui utilisent un argument *a priori* physique (biologique et culturel) pour justifier la domination de l'un par l'autre. A la division des tâches reproductrices succède une domination économique. Le patriarcat légitime une phallocratie, de même que le matriarcat en tant qu'organisation sociale pourrait appuyer une gynocratie. Nous ne voulons ni de l'un, ni de l'autre.



Si la subordination des femmes est organisée par le monde patriarcal, elle est clairement aggravée par l'économie marchande et le système d'exploitation capitaliste comme l'a été le racisme. Un ensemble de constructions mentales dites « culturelles » s'ajoute pour circonscrire une étroite identité des genres compatibles avec l'économie marchande. Ces structurations ne

sont évidemment pas indépendantes de la société marchande et prétendent fonder le mode « normal », c'est-à-dire organisent l'exclusion des différences et confinent les femmes dans un travail maternel. Aussi, loin de s'avérer une revendication sectorielle, le féminisme doit rester une préoccupation majeure des luttes sociales.

Revenons. La plupart des mammifères sauvages présentent une organisation sociale fondée sur une forme de patriarcat avec délocalisation des mâles lors de la dispersion des jeunes. Même chez les espèces les plus solitaires, le système est souvent interprété comme un système de domination par les mâles, les femelles assurant souvent seules le soin aux jeunes. Mais cette « domination » n'inclut pas une exploitation des femelles bien que certains mâles puissent parfois réussir à profiter de leur position dominante. Bien sûr, certaines formes d'autorité des mâles s'avèrent franchement dictatoriales, comme chez les otaries par exemple. Mais il existe aussi beaucoup d'espèces caractérisées par une inversion de dominance à la reproduction. Ainsi, le renard apporte la nourriture à la femelle durant l'allaitement et n'a plus accès au gîte. Même les lionnes

peuvent vertement réprimander un mâle trop arrogant.

En fait, l'organisation sociale n'est évidemment pas liée à la seule reproduction et la situation est souvent beaucoup plus complexe que ce qu'une observation superficielle pourrait laisser supposer. Mais les observateurs (non neutres) ont souvent décrit la hiérarchie apparente en se fondant sur ces phases reproductrices. Il existe aussi des espèces dont le fondement social peut être compris comme matriarcal, les femelles contribuant d'une manière majoritaire à l'organisation et à la régulation des interactions sociales.

Les Bonobos sont de ceux-là. Ce qui a fait la célébrité de cette espèce si proche de l'homme, c'est son usage de la sexualité pour la régulation sociale. Contrairement aux Chimpanzés, la philosophie des Bonobos consiste à substituer l'amour à l'agressivité, fonder un « *peace and love* ». Il est alors tentant de présupposer une corrélation entre leur organisation matriarcale et la réduction des conflits. Pourtant, cela n'est pas exact. D'autres espèces de mammifères présentent une structure de type matriarcal sans pour cela évacuer les conflits. Les Hyènes

manifestent ainsi une gynocratie parfaitement autoritaire où les mâles du groupe subissent la domination des femelles. Même chez les pacifiques Bonobos, l'agressivité des femelles peut être sévère, souvent à travers des coalitions provisoires. Les Eléphants aussi confient à l'organisation du groupe et la régulation des conflits qui restent rares et d'ampleur généralement limitée. Cependant, le pouvoir matriarcal des Eléphants consiste le plus souvent à prendre des décisions de déplacement mais repose principalement sur l'organisation solitaire des grands mâles reproducteurs. Ainsi, l'apparente sagesse des Eléphants est d'abord fondée sur les habitudes solitaires des mâles et on ignore si cette situation résulte d'une exclusion gynocratique ou d'un choix délibéré.



Quoiqu'il en soit, chez ces espèces matriarcales, le soin au jeune reste réservé aux seules femelles contrairement aux espèces plus monogames où le mâle contribue davantage à l'élevage.

Non, ce n'est pas dans la nature que nous trouverons une réponse à l'oppression de l'économie marchande. Les manifestations de la socialité animale ou de l'exclusion des autres répondent provisoirement aux contraintes particulières de la formation des écosystèmes mais n'en sont pas prisonnières. L'évolution continue, mais la formation des sexes s'est avérée d'une grande importance évolutive mais il n'est pas si facile de se débarrasser du conflit des sexes.

L'homme est un animal complexe, comme bien d'autres espèces. Au cours de son parcours évolutif propre, il peut faire émerger une socialité qui régule ses antagonismes spécifiques et s'affranchisse de l'économie marchande. Au contraire, la peur de la différence, l'exclusion ont été valorisées par des sociétés malades qui privilégient l'exploitation des autres.

Paradoxalement, c'est l'économie marchande qui favorise une *loi de la jungle*, où chacun persiste à être le

concurrent de l'autre. Les salariés sont les victimes de cette compétition paranoïaque arrangée par le monde marchand. Dès l'école, la différence est utilisée pour fabriquer une inégalité. Le système marchand prône l'avantage de l'exclusion et de l'exploitation des autres et profite des différences de sexe, de couleur, de statut pour amplifier son système d'oppression. Le féminisme n'est pas une revendication partielle ou l'introduction d'un conflit matriarcal contre les hommes. Le féminisme n'est pas non plus une solution définitive. Comme l'antiracisme, c'est une exigence insuffisante mais nécessaire, il faut le répéter.

N'en doutons pas, femmes, hommes, l'anarchie est une nécessité, c'est un autre monde qu'il faut inventer.



Chapitre 5

De la disparition des dinosaures

L'inhumanité du rapport marchand est d'abord dans la misère du travail. Premièrement, le travail organise le manque du salarié, il est donc dépendant. Deuxièmement le travail organise le temps du salarié. Toute sa vie consiste à survivre. Le salariat est inhumain puisque le salarié n'existe que en tant que machine-outil, une machine-outil qui n'est pas encore inventée mais qui prend sa place dès que la technique s'avère efficace. Dans le rapport capitaliste, le salarié n'est donc pas humain. Alors comment comprendre que certains se proposent de défendre les salariés dans les entreprises, Il est facile de concevoir que ceux-là se disent des partenaires sociaux.

Certes, les luttes syndicales ont été historiquement un lieu d'expression

du conflit social et elles peuvent s'avérer le ferment de nouvelles idées et ouvrir de grandes batailles. Mais, comme ceux de la CNT l'ont maintes fois répété, une lutte qui ne remet fondamentalement, en cause ni le salariat ni le rapport marchand reste une simple irritation. Le combat essentiel est toujours la lutte pour l'abolition du travail salarié.

Si les staliniens de tous poils prétendent améliorer la gestion du monde marchand, ils infiltrent souvent bien des luttes pour évoquer leur mode de dictature comme un bon remplacement de la dictature molle de l'argent. Ceux-là sont démasqués depuis longtemps.

Pourtant, les staliniens et les gauchistes ne tardent jamais à

confisquer les luttes sociales et il existe un romantisme du militantisme trotskiste comme il y a une fausse sagesse de l'écologie. En fait, l'ordre social a besoin de ces tempétueux partenaires. Les partis dits de gauche et les bureaucraties stalinienne sacrent l'idéologie du travail comme base de leurs revendications. Voilà pourquoi le terme *travailleurs* est leur mot fétiche. Les luttes protestataires pour l'amélioration des conditions de vie répondent également aux besoins du monde marchand d'obtenir des consommateurs. Bien que le mur de Berlin soit tombé, le risible affrontement entre la dictature stalinienne et l'oppression du capital montre que le système marchand reste le seul vainqueur. Le salariat a été préservé.

Tous les cortèges syndicaux persistent ainsi dans le développement de l'idéologie du travail en se justifiant par l'idée terrible que la défense des acquis sociaux au cours des luttes est préférable à la crise annoncée. La misère du travail serait masquée par la misère elle-même. La soumission gérée par les bureaucraties syndicales atteint même un comble. On en vient à demander aux salariés (côté pile) ou aux chômeurs (côté face) cette honte de mendier le droit

à gratter la terre ou à tourner des boulons pour survivre. Et l'on trouve des organisateurs de cortège pour manifester pour cela. Le droit au travail, disait Lafargue, c'est le droit à la misère.



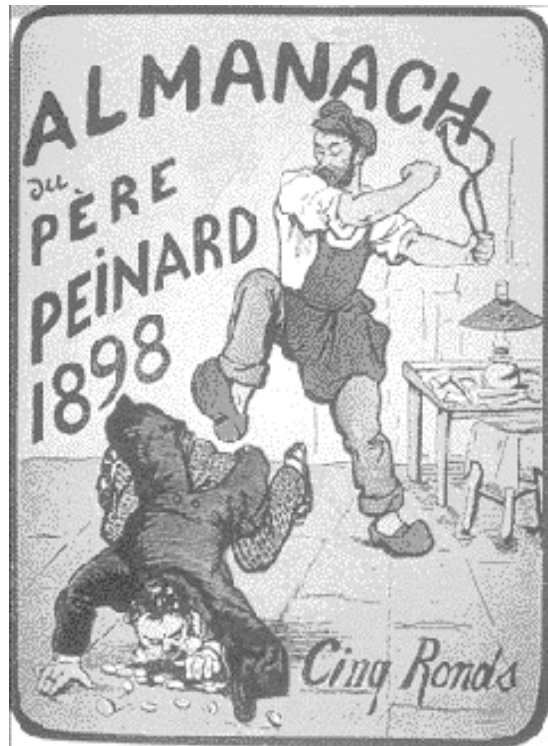
Evidemment, le salarié doit survivre, mais la défense du travail salarié n'a rien à voir là dedans. Non, nous luttons, comme nos aînés, contre le travail salarié, pour l'abolition du salariat. En dépit des élucubrations socialistes, l'être humain n'est pas un *travailleur*, il est forcé d'être un salarié mais n'en a pas moins une richesse bien différente de ses aptitudes que celles de tourner un boulon ou d'aller gratter sous terre le droit de survivre. Quelque soit l'emploi requis, le système marchand est essentiellement un rapport inégalitaire. Le conflit inhérent à ce rapport reste donc inévitable. Aussi, loin de constituer une réaction impulsive, la récupération des contestations et la répression des

lutttes est fondamentale dans le système marchand.

Le système dominant veille cependant à donner une apparente légitimité aux forces de répression tout en discréditant chaque lutte initiale. Ainsi, la prétendue justice est fondée sur l'appel à Dieu que ce soit dans les Pays arabes ou aux USA. Ailleurs, la police est présentée comme une émanation du peuple, « souverain » pour l'occasion. Sans tenir compte de l'exploitation réelle, le système présente une défense qui peut justifier tout et l'impensable, même les disparitions au nom de l'état, le dynamitage des opposants, voire les « bavures ». Les mécanismes qui favorisent cette oppression du système sont prétendus invisibles, entre deux élections de soi-disant représentants.

C'est ce que les partis politiques et autres instances ont bien compris en décidant d'encadrer toute prise de parole. Le système marchand s'est donné les moyens idéologiques, politiques de nous priver de nos luttes. Le discours journalistique est aussi invité à reproduire les *credo* du pouvoir sans jamais s'avérer capable de la moindre analyse. Plus se multiplient les interviews et « reportages » sur le terrain des luttes, plus la révolte est tue au profit

d'un galimatias de lieux communs mettant en cause pêle-mêle les banlieues, les immigrés, les jeunes. Notre parole reste confisquée.



Le vieux monde construit sa puissance sur un rapport de force permanent. Les luttes sur le mode purement défensif n'ont évidemment que peu de chances d'aboutir. Mais comment les ignorer ?

Si la colère initiale n'a pas de stratégies, elle se développe cependant dans le rapport de force du monde marchand et notre prise de parole peut encore faire du bruit.



Chapitre 6

De la découverte du feu

La lutte n'est pas un éclat de rire et nombreux sont ceux qui le savent dans leur corps. Il y a cependant, dans les batailles sociales, une jovialité et une richesse émotive qui fait naître notre complicité. L'émotion est une force de l'action qui fait émerger la conscience radicale. Emotion et action constituent ensemble comme l'endroit et l'envers de la conscience radicale, quand nous donnons un nom à notre colère.

Il est cependant apparent que les mouvements de grèves continuent de décliner en Europe depuis la fin des années 1980. En participant à des occupations d'usines, nous avons pu constater combien la colère restait de plus en plus refoulée. Le carnaval des grèves de la fonction publique

dissimule encore cette réalité, la grève a du mal aujourd'hui à constituer un mouvement social pertinent. Que les bureaucraties syndicales réussissent davantage à développer des grèves dans les entreprises publiques protégées que dans le secteur privé montre bien que leurs initiatives n'ont pas pour objet de défendre les salariés contre la « crise ». Si la grève persiste dans le public, c'est souvent en tant que ritournelle contre la pression quotidienne du monde marchand. La grève sociale n'a pourtant besoin que d'elle-même.

En fait, de toutes part, les bureaucraties syndicales et les organisations gauchistes perdent le contrôle qu'elles espéraient détenir.

Peu enclins à comprendre la faiblesse de leur implantation dans les entreprises, ces organisations perdent progressivement leurs justifications. Elles ne réussissent plus à convaincre pour de vaines mobilisations et sont enfin délégitimées face aux assemblées générales. De plus, se substitue aux machines bureaucratiques une auto-organisation des salariés eux-même dont la coordination des luttes est la structure élémentaire. La coordination révocable et provisoire revoit ainsi les organisations stalinienne et les gauchistes à leur propre réalité : l'inexistence en dehors de l'idéologie du travail. Pourtant l'organisation par le capitalisme d'un salariat précaire et l'édification de lois répressives réduisent de plus en plus la possibilité de ces luttes.

Le combat s'est aussi déplacé dans la rue et la cité comme pour renouer avec les premières résistances. La colère de la rue est la panique du pouvoir. Mais la rue est devenue depuis longtemps un lieu surveillé que les escouades policières ont investi. Les révoltés n'y peuvent échapper qu'en petits groupes sans chercher une confrontation dangereuse avec des forces bien plus armées.



La colère de la foule en marche semble ouvrir bien des espoirs. Si la foule a l'échine travaillée par un courant d'émotion, la foule est aussi une guerrière entraînée à l'excès par la moindre excitation. Il y a une étroite parenté entre la foule excitée et la représentation nationaliste, la sensation du drapeau, le frisson guerrier. Nul part la contagion imbécile n'est la plus facile. Nous nous sommes toujours méfiés des défilés cadencés et des ritournelles militantes. L'émotion du combat de foule n'est pas bonne conseillère et il faut déchiffrer dans le brouillard vétuste du monde marchand ce que la lutte donne.

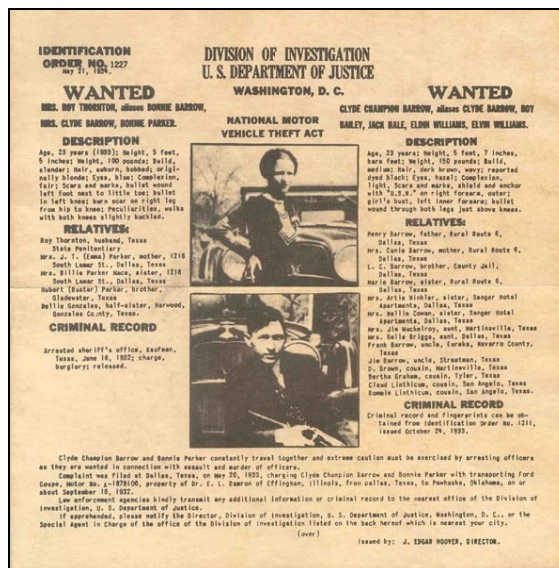
La géographie des luttes s'est aussi écartée des centre-villes pour se développer dans les cités de béton, là où on envoie les pauvres dormir. Le dilemme des banlieues « difficiles » que raconte le monde marchand n'est qu'un résultat de leur panique. Les pauvres font toujours peur, car les riches savent l'illégitimité de leurs usurpations. A vouloir écarter les pauvres des villes et les avoir fait désertier les campagnes, se sont mis en place des cités dépotoirs.

Encore faciles à gérer quand le travail abrutissait les banlieusards, ces cités se sont réveillées en même temps que les jeunes subissaient la « crise » attendue. La difficulté de survie y a développé des révoltes qui mettent soudain en évidence la répression policière, et avec la visibilité la plus crue. Les échauffourées se concentrent alors sur les représentations publiques à défaut d'expositions marchandes. Les forces de l'ordre marchand développent la violence la plus brutale pour répondre à ces colères disloquées.

Dans ces banlieues, la rébellion ordinaire crée également des *bandes* où s'ingèrent les valeurs les plus primitives et les hiérarchies les plus barbares. Mais d'un simple regard,

les révoltés peuvent reprendre leur complicité dès qu'ils se savent confrontés à un ennemi commun.

Comprenez-nous : nous sommes du côté des casseurs. Ce qu'il y a d'incroyable, ce n'est pas la colère des pauvres mais que tant de gens supportent tant d'inhumanité et se mutinent si peu...Comment ne pas comprendre l'emportement qui commence, comment ne pas se réjouir de voir malmenées les chaînes qui paralysent.



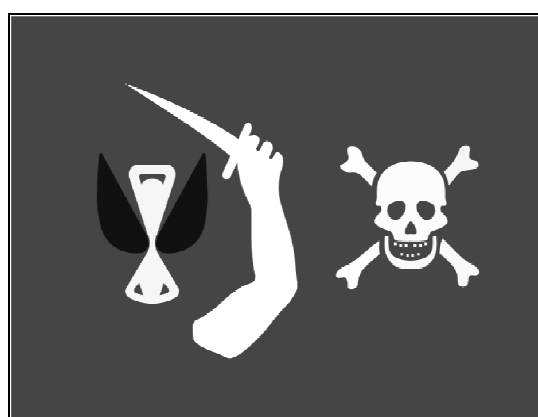
Ce qui fait la richesse du salarié, c'est son indépendance. Quand le salarié devient indépendant de son travail, indépendant de son entreprise, il en perturbe spontanément le jeu. Cette indépendance par rapport à son état de salarié lui fait goûter l'art de moins

travailler, de détourner quelques menues forces et de résister aux pressions. Chômeur ou salarié, c'est de la misère de notre situation que peut émerger notre indépendance à cette condition d'existence. Aussi, tout est fait dans le monde marchand pour s'assurer de la complaisance des salariés. Leur soumission est obtenue à coups d'intéressements et de primes, voire de simples félicitations. L'entreprise et le supermarché deviennent pour un temps des espaces de « convivialité » où le salarié est prié d'oublier ses rancunes.

L'abomination des prisons recueille ce qu'il reste de nos emportements. Parmi les moyens de coercition les plus ignobles figure la prison pour détruire tous ceux qui tentent de se passer du rapport marchand. La prison est fondamentalement faite pour les pauvres. Ainsi, tous les clochards ont connu une incarcération. Il est notoire que la population pénale comprend dans sa grande majorité des pauvres. Et des jeunes et des révoltés. Ici s'épuise la confrontation quotidienne avec la survie. La reprise individuelle a toujours constitué une certaine réponse au conflit social. Le monde marchand sait cependant y répondre, même lorsque la révolte s'aggrave. Le romantisme de Bonnie et Clyde ou

la verve de Raymond Callemin n'ont guère d'issue.

Qu'est ce qu'un délinquant ? C'est une personne qui cherche à survivre en dépit du salariat. Les moyens ne sont pas toujours bons dans une société qui privilégie la guerre et la concurrence. Il y a du suicide social dans ces actions désespérées.



Aussi, il n'y a pas lieu de s'étonner que l'état puisse parler de *pré-délinquant*. Même s'ils n'ont encore commis aucun crime, les plus pauvres sont peu à peu conduits à en passer outre la loi. D'autant que l'expulsion guette. L'étiquette des délinquants est aisée à inscrire dès que les moyens de survie sont altérés. Il n'y a pas de bonnes lois, la législation n'est là que pour peser sur les pauvres. L'économie marchande révèle clairement sa vocation à appauvrir le monde et à exclure les infidèles.

Les réponses individuelles contre le salariat aboutissent souvent à ces enfermements dans l'indifférence. La prison veille à offrir des conditions de vie les plus abjectes, les plus proches de la pauvreté absolue car c'est son orgueil pédagogique. Autrement, la prison ne sert à rien, sinon d'oubliettes. Dans son cachot le détenu est oublié de la société vengeresse ou de ses victimes et ne sort que lorsque l'oubli a été jugé suffisant. C'est cela le secret des longues peines. Dans ces oubliettes, on y tue lentement, et on autorise une sortie que si l'esprit est broyé. Nulle réalité à la réinsertion, le détenu doit rester pauvre.

Pourtant, l'oppression quotidienne du travail salarié fait vite ressentir sa rigueur. La première résistance du travailleur vient de son réveil matin.

Mais c'est encore une résistance au sens physique du terme, une *force d'inertie* qui résiste à l'exploitation. En contestant les horaires, le salarié découvre que sa vie est indépendante de son état de salarié.

D'autres résistances naissent de chaque jour d'indépendance conquise. Il existe un mouvement libertaire visible et permanent, un mouvement sous-jacent qui surprend parfois même ceux qui l'expriment. Il y a la désobéissance, acte conscient de résistance au vieux monde.

Désobéir, c'est refuser la soumission exigée, c'est refuser de devenir un auxiliaire de l'état. Mais bien plus encore, désobéir, c'est déjà avouer sa complicité avec d'autres.



Chapitre 7

Des premiers pas de l'humanité

Voilà, nous pouvons acquérir la station debout. Nous pouvons devenir ce que nous sommes, des humains. Notre révolte en est le fondement. C'est bien l'état et l'économie marchande qui contraignent l'humanité, mais cette humanité émerge chaque jour à travers nos luttes. Chacune de nos batailles révèle un peu plus de l'humanité en train de se construire. Chaque résistance est une page nouvelle sur l'apparition de l'humanité.

Le mouvement libertaire a de tout temps critiqué la thèse socialo-communiste de la prise du pouvoir. Cette théorie est bien plus que fausse, elle est définitivement dangereuse. Maquiller un coup d'état

sous les oripeaux de la révolution est une imposture. Le pouvoir doit être supprimé, totalement.



Car l'humanité, c'est d'abord le langage. La pratique du langage s'avère essentiellement humaine, les humains n'existent que par et pour parler entre eux de leur propre humanité. Ce qui fonde l'humanité c'est d'abord de prendre la parole

pour supprimer le rapport marchand Graffitis ou peintures rupestres sont des gages de conscience. On a vu à travers tous les mots de 68 que le langage était une fête et l'invention d'un art de vivre.

Le mouvement social anarchiste a toujours été riche et pluriel. Sans attendre l'insurrection du grand soir, les combats libertaires ont fleuri de toutes sortes d'alternatives et de pratiques différentes au quotidien.

L'amour libre est une revendication qui fleure partout son caractère libertaire. La critique des contraintes sociales a amené la sexualité dans la liberté avec toutes ses interrogations et ses embarras. Pour beaucoup, l'amour libre est entré dans la sphère subversive sans s'en apercevoir et il a aussitôt bouleversé mille pressions et ouvert tant de possibles. Féminin, masculin, le désir apprend les douces subtilités de la vie commune qui respecte l'individualisme de chacun. Le langage a atteint la vie privée qui a cessé de se priver de sa liberté. Voilà que chacun s'interroge sur sa liberté et sur ses entraves. Brutalité, phalocratie, frustrations, orgasmes, dans le débat enfin exposé, le corps peut retrouver son énergie.

Pourtant, même si l'état et ses prêtres ont de plus en plus de mal à

contenir sa vague, la libre sexualité n'est pas un acquis définitif. Il a fallu la loi de 1982 pour enfin dépénaliser l'homosexualité, reconnaissant le caractère multiple de la vie sexuelle.



Mais bien d'autres pays persistent à réprimer les mœurs et affichent publiquement leur cruauté envers les femmes. Comme pour prolonger les déportations nazies des homosexuels et des avortées, des groupes pudibonds crient encore leur haine de l'amour. Les prêches ignominieux du

Vatican, de ses curés ou ses imâms des sectes de religieuses et de leurs valets continuent leur sale guerre contre l'amour et la liberté.

Il faut partout faire à la fête à la liberté sexuelle, afficher la lutte contre sa misère. A la fois contre les puritains du féminisme et contre les barbares de la phallocratie, la libre sexualité chemine comme une victoire du mouvement libertaire.



L'amour a ceci de commun avec le mouvement subversif qu'il prolonge la rencontre. C'est d'une vraie stratégie de rencontre que nous pouvons approcher, lorsque nous ne nous connaissons pas encore, mais que déjà nous nous reconnaissons. La rencontre réelle, celle qui entame

nos coins de vies discrètes et qui fait de nos échanges de réelles complicités. Le capitalisme crée la solitude du consommateur et du salarié, son silence surveillé. L'isolement des pauvres les uns par rapport aux autres n'a rien d'individualiste en dépit de ce que racontent les pseudo-analystes et autres détenteurs de notre parole sociale. Au contraire, c'est un abandon dans l'inhumanité du salariat où chacun, seul, essaie de survivre ou d'oublier le combat quotidien que lui livre la misère. Le vieux monde édifie toujours la séparation entre les personnes comme fondement de son exploitation. Mais dès que nous parlons ensemble, tout redevient possible. La ré-appropriation des moyens de vie dans l'espace marchand fait désormais écho au combat contre l'exclusion sociale.

La rencontre est aussi le lieu des débats parfois bien vifs et véhéments où il est bien facile de s'expulser les uns les autres. Pourtant, la critique de l'exclusion et la lutte pour les exclus sont ce qui nous motive. La discussion sur les luttes parcellaires et leurs errements peut-elle se confondre avec un combat contre la fausse conscience et autres laquais du ressentiment ? La richesse de la rencontre tient à notre capacité à se

donner librement tout en gardant jalousement la force de notre individualisme. Alors, la parole devient terrible.

L'usage intelligent de la force d'inertie rend déjà compte de l'indépendance du salarié. Devenu indifférent à son travail, le salarié peut savourer l'inouï plaisir de récupérer son temps et quelques autres moyens. En riposte à la violence des contraintes, le salarié dispose d'une force de proposition prodigieuse, enrayer les engrenages de la surveillance ou de la production. Le nom international de cette possible prouesse est sabotage car ce sont des sabots qui furent utilisés la première fois en France pour contrarier la contrainte patronale. Plus que l'arrêt de travail, l'usage des sabots a montré la force de la question sociale. Utilisés ainsi que des machines, les salariés ripostent contre la machine. Toutes ces actions mettent à nu le rapport d'exploitation.

Avec la rencontre, l'occupation de l'espace, la ré-appropriation devient

une force de notre lutte sociale. L'occupation des entreprises, des universités, des lycées annonce déjà les conseils en train de se mettre en place. Ici la démocratie directe appelle des délégués, jamais des représentants. Dès qu'il a des représentants, l'humain n'est plus libre. Délégués révocables à tout moment, décidés ensemble, ainsi la rencontre prend sa force. Le développement des coordinations et des rencontres, tout révèle le mouvement libertaire sans cesse à l'œuvre. Oui, elles sont bien présentes ces multiples ripostes et alternatives. Il n'y a pas de petits succès, chaque résistance est déjà une victoire sur le vieux monde.

L'invention de milles alternatives signe la force de la question sociale. Une histoire nouvelle peut commencer avec notre prise de parole...

Et nous le savons, quand le peuple parle, le monde peut changer ...



"Rien n'arrête une idée dont le temps est venu".





**Un des documents les plus récents
sur l'apparition de l'humanité.**

Rédition